LAMARTINE

JOCELYN

ÉPISODE

JOURNAL TROUVÉ CHEZ UN CURÉ DE VILLAGE

TEXTE ÉTABLI ET PRÉSENTÉ

PAR

JEAN DES COGNETS

ÉDITION ILLUSTRÉE

CLASSIQUES GARNIER

Lamartine

Jocelyn

Épisode

Journal trouvé chez un curé de village

Éditions Garnier Frères
6, Rue des Saints-Pères, Paris

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE ANDRÉ TARDY
A BOURGES
LE 15 DÉCEMBRE 1960

Numéro d'éditeur : 672
Numéro d'imprimeur : 3236
Dépôt légal 4e trim. 1960

Printed in France

B. N. Estampes. *Cl. B. N.*

LAMARTINE

Lithographie par Delarue, d'après un portrait de Julien (1836).

B. N. Estampes.

LE PORT DE BEYROUTH

Gravure par Appleton d'après W.-H. Bartlett

(Voir *Introduction* p. IX.)

Cl. B. N.

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com

N. Estampes. *Cl. B. N.*

EUGÈNE SUE par Fuhr

(Voir *Introduction* p. IX.)

B. N. Estampes. Cl. E

LAMENNAIS
Lithographie de Delpech
(Voir *Introduction* p. XV.)

N. Imprimes. *Cl. B. N.*

Frontispice de l'édition illustrée de *Jocelyn*
Paris, Gosselin, 1841.

B. N. Estampes. *Cl. B.*

« *Je me souviendrai toujours des premières gravures de poèmes qui frappèrent mes rega d'enfant. C'étaient Paul et Virginie...* » (Voir Nouvelle Préface p. XXV.)

SIXIÈME ÉPOQUE

26 Mars 1793, dans une maison de retraite ecclésiastique, à Grenoble, pendant le délire de la fièvre.

J'ai quitté pour jamais cet Éden de ma vie
Où cette Ève à mon cœur fut montrée et ravie,
Comme le premier homme, hélas ! quitta le sien.
Mais combien son exil ferait envie au mien !
Des pas suivaient ses pas loin des portes fermées ;
Ses sanglots s'étouffaient sur des lèvres aimées,
Et de deux cœurs brisés l'âpre conformité
Faisait de deux malheurs une félicité ;

B. N. Imprimés. *Cl. B. N.*

Édition illustrée de *Jocelyn*, Paris, Gosselin, 1841

(Voir p. 143.)

B. N. Imprimés. Cl. B. N

« *Et prenant un côté du cercueil sous mon bras,*
Le jeune homme prit l'autre... »

(Voir Neuvième Époque, p. 251.)

Édition illustrée de *Jocelyn*, Paris, Gosselin, 1841.

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com

INTRODUCTION

De sa première formation classique, très solide et résistante en lui, et que nulle influence littéraire n'a jamais effacée, Lamartine a gardé le respect des genres et de leur hiérarchie. Il n'eût point fait de façons de paraître d'abord dans le monde sous la figure de poète tragique. Voltaire avait ainsi débuté. Mais il lui répugna longtemps de s'afficher comme l'auteur des *Méditations*, qui n'étaient que des « poésies fugitives ». Il fait part de ses hésitations à tous ses correspondants, et dans cette modestie, où il entre bonne part de coquetterie, tout n'est pas feinte. A son estime, le grand poète est l'auteur d'une épopée, et l'épique a la primauté sur le lyrique. Il l'a déclaré lui-même, et dans l'*Avertissement* même de *Jocelyn* : « les inspirations lyriques que l'heure et la pensée font jaillir du cœur du poète » ne peuvent prétendre « survivre à l'impression qui les a produites ». Sans doute, après les *Méditations*, s'est-il déjà efforcé de monter d'un degré au Parnasse en composant les *Harmonies* qui appartiennent à la catégorie des Odes et des Cantates, réputées plus nobles. Cependant, cet avancement ne satisfait pas son ambition. Au fond, confie-t-il à Carné, effaré, « tout cela, c'est de la *graine de niais* ».

Mais un poème épique, à la bonne heure ! C'est de la

graine de héros. Il caresse donc de bonne heure l'idée du « grandissimo poema lyrico, epico », etc... du « vaste poème », du « terrible poème ». Il en conçoit la première donnée « en sortant de Naples, le samedi 20 janvier 1821, illuminé par un rayon d'en-haut ». En décembre 1823, à Montculot, il en fixe le plan. Il semble qu'il en ait écrit tout un « épisode » sur *Les Chevaliers*, peut-être un autre sur *Le Pécheur et le Pasteur*, et qu'il les ait perdus. Toutefois, jusqu'en 1831, il n'y pense guère avec suite.

En 1831, son voisin, son ami, son ancien maître, le curé de Bussières, qu'il a si souvent obligé, vient lui dire adieu. Atteint de la maladie dont il doit mourir quelques mois plus tard, il va chercher en Provence un plus doux climat. L'imagination de Lamartine est ébranlée : il voit déjà mort ce pauvre abbé Dumont, et sa maison désolée d'avoir perdu son maître. Il accomplit d'avance son pèlerinage funèbre au presbytère de son ami, et il écrit *le Prologue*.

C'est un trait singulier de l'inspiration de Lamartine qu'il n'a jamais pu chanter que des absents ou des morts. La réalité le glace : il lui faut des êtres qu'il puisse modeler à son gré, sylphides ou fantômes. Graziella, Elvire présentes ne lui ont pas arraché un vers. Il en alla de même pour l'abbé Dumont. Sa bonté l'avait introduit dans le cœur du poète, mais la mort seule le pouvait introduire dans son rêve, où il n'accueille que des élus transfigurés.

Enfin, bien qu'il l'imaginât mort, l'abbé Dumont était encore vivant lorsque Lamartine l'enterre dans son *Prologue*. D'où une évidente obligation de respecter la vérité. Tout ce prologue est plein de détails vrais, l'abbé Dumont nous y apparaît comme un bon

prêtre de campagne, et Lamartine s'y comporte en chrétien pieux. Et il est bien exact que le curé de Bussières ait légué son bien à Lamartine (il lui avait fait part en le quittant de son intention sur ce point), que ce bien consistait principalement en dettes, et que Lamartine généreusement les paya.

Ce *Prologue* écrit, Lamartine le lit à Eugène Sue qui se trouve là, et qui se récrie d'admiration. Puis il l'enferme dans ses cartons. En janvier 1832, l'abbé Dumont meurt et Lamartine note dans une lettre, sincèrement, mais brièvement : « Vif chagrin pour moi ». Six mois plus tard, il vogue vers l'Orient.

On sait que sa fille Julia lui fut enlevée le 7 décembre 1832. La douleur ramène toujours l'âme de Lamartine vers les souvenirs de son enfance, de son pays natal, de ses amis perdus. Dans sa solitude désolée de Beyrouth, il reprend, pour occuper son âme, le *Journal du Curé de****. Il est probable qu'il écrivit alors le premier chant et peut-être une partie du deuxième.

A sa rentrée en France, la politique l'absorbe tout entier. Il faut les premières — et promptes — désillusions de la lutte parlementaire pour le rejeter vers la poésie.

Il y revient, en septembre 1834, dans un tout autre esprit. En Orient, il a perdu la foi : « d'immenses choses se sont écroulées en lui ». Cependant, il est devenu plus mystique, d'une mysticité toute humanitaire et rationaliste. Il brûle de confesser, au moins fragmentairement, sa foi nouvelle et ses espérances infinies. La prudence mondaine et politique, les raisons du cœur aussi le retiennent. Les motifs de cette prudence ne sont pas tous méprisables : Lamartine a le respect des âmes.

Embrasé de zèle, et embarrassé de scrupules, il s'avisera bientôt de l'expédient qui consistera à charger le poète d'assumer les responsabilités du philosophe et de l'homme politique. Que ne pardonne-t-on pas aux poètes ? Leurs rêveries ne tirent pas à conséquence. Pour le premier essai de ce programme, Lamartine juge encore plus sage d'interposer un troisième personnage entre le public et lui : le poète écrira donc sous l'inspiration du philosophe et sous le couvert de *Jocelyn*. Le philosophe dira : Adressez-vous au poète. Et le poète : Mais ce n'est pas moi qui parle ! Lisez plutôt : c'est le curé de Valneige, le curé savoyard.

Comme il faut bien, de bonne foi, décharger la mémoire de ce pauvre abbé Dumont, apparaît donc le personnage romanesque de *Jocelyn* (que Lamartine écrit d'abord *Josselin*), qui n'a vraiment qu'une faible ressemblance avec le véritable abbé Dumont.

Le véritable abbé Dumont semble avoir été un prêtre de mœurs assez régulières, d'opinions exaltées et changeantes, fort royaliste, plus passionné pour la chasse que pour le ministère. S'il est vrai que la chronique lui prête une intrigue amoureuse avec une jeune fille de la noblesse bourguignonne, cet « épisode » de sa vie est antérieur à son entrée dans les ordres. C'est là plus qu'une nuance. Lamartine a sciemment altéré la vérité des faits, pour combattre la règle du célibat ecclésiastique. On en voulait beaucoup alors, dans le parti libéral, au célibat ecclésiastique et Lamartine, à cette époque, souhaitait fort de conquérir les sympathies libérales.

Si *Jocelyn* ne ressemble guère à l'abbé Dumont, qui donc représente-t-il ? Lamartine a écrit, dans le

commentaire de l'*Abbaye de Vallombreuse*[1] qu'il s'était « souvenu d'Antoir dans le petit poème de *Jocelyn* et que sa figure se retrouve aussi dans l'âme de ce pauvre prêtre ». Mais Antoir n'était pas prêtre et sa chaste et longue idylle citadine avec une pauvre Florentine, qui s'achève par un mariage, ne rappelle que de bien loin les amours tragiques et pastorales de Laurence et de Jocelyn.

Il n'est pas douteux, d'autre part — bien que Lamartine ne nous l'ait pas dit — que le poète s'est souvenu, dans la Première Époque, de son ami Amédée de Parseval et de la mélancolique aventure de son amour pour la jolie Césarine de Lamartine. Contre l'hostilité obstinée et triomphante de l'oncle tyran, le jeune Alphonse s'était posé en champion des deux amoureux. Il avait déclaré à sa sœur qu'il ne voulait pas qu'elle se fît violence contre son sentiment et « qu'il la soutiendrait contre toute la famille ». Mais la douce Césarine se laissa toucher par les prières de sa mère, et, victime obéissante, se sacrifia aux volontés de ses parents. Lamartine s'était déjà vu abandonnant généreusement à sa sœur tout son patrimoine pour lui constituer une dot, et s'en allant, seul, chercher fortune par le vaste monde. Il a repris plus tard la donnée de ce petit drame domestique pour renforcer l'action de son *poemetto*.

Dans l'idylle de Jocelyn, il faut voir encore une transposition des amours de Léon de Pierreclos et d'Alix de Cessiat, dont la vieille demeure de Milly, pendant l'automne de 1834, fut toute embaumée.

1. Cf. *Harmonies poétiques*, édition Garnier, p. 289.

Jeunes, beaux, rayonnants d'ardeur et de poésie, les deux fiancés « posaient » sans le savoir pour le couple idéal des amants de la grotte des Aigles.

Que de modèles pour *Jocelyn* ! En vérité, son nom est Légion. Faut-il pourtant en croire Lamartine lorsqu'il écrit à Virieu : « *Jocelyn*, c'est toi et moi à 16 ans » ? Quoi ! Virieu, l'ironique, le « socratique » Virieu, qui se disait disciple de Montaigne et affectait de mépriser les élans de la sensibilité ?

Tenons-nous-en à l'hypothèse la plus simple et la plus conforme au caractère du poète. *Jocelyn*, c'est Lamartine, sous un double aspect : Lamartine d'abord tel qu'il veut être en 1835, évangéliste du peuple, prophète d'une nouvelle religion « rationnelle ». Le curé de Valneige rédige son journal de la même plume qui écrira la lettre pastorale du *Tailleur de Pierres de Saint-Point*. Et Lamartine, d'autre part, tel qu'il *s'imagine* à seize ans.

Le premier chapitre des *Confidences*, a pour titre *Jocelyn*. Sous ce nom, emprunté d'un château des Rohan, dont la consonance harmonieuse l'a séduit, Lamartine s'est déguisé une première fois. Il lui préfèrera plus tard le pseudonyme, moins modeste, de Raphaël. Mais toujours le même homme revivra sous ces noms divers : Raphaël, c'est Jocelyn à vingt-cinq ans.

L'un et l'autre, c'est toujours Lamartine.

***

Le poète a donc composé, de 1831 à 1832 le *Prologue*, le premier épisode et sans doute le deuxième. Voici quel était alors le dénoûment de son *poemetto*, ou,

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com